

CONFÉRENCE - RENCONTRE AVEC RÉGIS DEBRAY, ÉCRIVAIN,
PHILOSOPHE, AUTOUR DE SON LIVRE LE MOMENT FRATERNITÉ

[Régis Debray](#), [François Marty](#), [Robert Voyazopoulos](#)

Groupe d'études de psychologie | « [Bulletin de psychologie](#) »

2010/2 Numéro 506 | pages 143 à 148

ISSN 0007-4403

DOI 10.3917/bupsy.506.0143

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-bulletin-de-psychologie-2010-2-page-143.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Groupe d'études de psychologie.

© Groupe d'études de psychologie. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

DEBRAY Régis
MARTY François
VOYAZOPOULOS Robert

Conférence – rencontre avec Régis Debray, écrivain, philosophe, autour de son livre *Le Moment fraternité*

La conférence de Régis Debray, retranscrite ci-dessous, a été prononcée dans le cadre du 3^e Colloque de psychologie et psychopathologie de l'enfant, organisé par la Fédération française des psychologues et de psychologie, et présidé par François Marty. Le thème du colloque, qui s'est tenu du 8 au 10 octobre 2009, était : « Aux sources de la violence. De l'enfance à l'adolescence »¹.

François Marty – Nous sommes très heureux d'accueillir Régis Debray dans le cadre de ce colloque sur les origines de la violence, de l'enfance à l'adolescence, avec la pertinence d'un ouvrage qui vient de paraître, le dernier de Régis Debray : *Le Moment fraternité*², et avec l'argument de la fraternité comme contrepoint de la violence. Non pas que la fraternité aille de soi, non pas que la fraternité soit la solution absolue à la violence, mais parce que c'est bien le fratricide qui est à l'origine du fraternel, c'est bien d'abord la violence qui unit les hommes entre eux, avant que cette violence soit dépassée, transformée en un lien social, qui peut prendre la forme de la fraternité.

Ce terme de fraternité est le troisième d'un triptyque qui fonde notre nation, qui fonde la démocratie, qui fonde la république : *Liberté, Égalité, Fraternité*, mais peut-être aucun d'entre eux n'est évident, peut-être la fraternité est-il le moins évident de tous.

Qu'est-ce que ça veut dire, la fraternité ? qu'est-ce que c'est, la fraternité ?

Régis Debray – Merci à Robert Voyazopoulos et à François Marty de leur invitation. Je dois avouer que vous m'avez totalement déconcerté en m'invitant. J'ai cru à une méprise de votre part, c'est-à-dire que j'ai cru que vous alliez me convier à faire un petit cours de morale, de gentillesse et de savoir-vivre, après quelques moments douloureux...

La mal-aimée de la triade républicaine, la fraternité, ce n'est pas un trémolo lyrique et ce n'est pas un pansement rhétorique, c'est, vous l'avez dit, quelque chose de déroutant. Ce n'est en tout cas

pas une vertu évangélique que l'on trouve dans son berceau ; c'est un travail de construction, qui a ses bienfaits mais aussi ses contraintes, ses déséquilibres et ses lacunes – je pense, notamment, aux lacunes induites par la virilité, qui fait que nous ne parlons pas de « sororité » mais de fraternité. C'est un problème, mais il ne m'appartient pas vraiment d'y répondre, j'ai pris le mot « fraternité » tel que l'histoire nous l'a légué.

Premier malentendu, premier faux-frère : la fratrie. Le lien de sang est fratricide, toutes les cultures le savent : Abel et Caïn, Jacob et Esau, Étéocle et Polynice... La fraternité, ce n'est pas la fratrie, parce que la fraternité, elle, est élective. Autrement dit, ça consiste à faire famille avec ceux qui ne sont pas de la famille, ça consiste à faire du nous avec un eux. C'est-à-dire que la fratrie est génétique, et la fraternité est symbolique. On ne choisit pas sa famille, chacun le sait, mais on peut choisir sa confrérie, son équipe, son parti, son club, son église, son association. Autrement dit, les hommes ne sont pas frères par hérédité mais par volonté. Et c'est ce qui fait, d'ailleurs, de toute fraternité, un moment éruptif et subversif. Je vais vous dire le fond de ma pensée : la fraternité, c'est un « Famille, je vous hais », poussé à ses ultimes conséquences : puisque je ne supporte pas mon hérédité, je vais me donner un héritage, je vais me prendre en charge en m'inscrivant dans une lignée, et je dis zut à mon ADN.

La question est de savoir comment on passe de la fratrie à la fraternité, ou de la nature à la culture. Le synonyme de cela, c'est : comment on passe du cocon familial à l'enceinte civique. C'est un passage. C'est un passage qui s'effectue souvent en musique, on vient de le voir, mais cela a toujours été un passage dans toutes les sociétés, et certaines l'ont institutionnalisé ; je pense, notamment, à ce

1. Les enregistrements des communications qui ont eu lieu lors de ce colloque sont consultables sur <http://www.psychologues-psychologie.net/colloques/>

2. Debray, Régis, *Le Moment fraternité*, Paris, Gallimard, 2009.

que les Grecs symbolisaient par l'institution de l'éphébie. L'éphébie, avec ses épreuves et son serment, c'était le moment du passage de l'état d'enfance à l'état adulte, c'est-à-dire à l'état du citoyen en armes. Et que fait l'éphèbe en abandonnant sa famille ? Il jure de ne pas abandonner son compagnon de rang. Autrement dit, il change de famille. Il entre dans la Cité. Il se guérit de la filiation par une affiliation délibérée, de type civique ou culturel.

Ce point est important parce qu'on ne remplace pas une dépendance par une autonomie. On remplace une discipline par une autre ; autrement dit on ne sort d'une famille qu'à la condition d'en trouver une autre, une autre librement choisie, où ce n'est plus le père qui reconnaîtra l'enfant, c'est l'enfant qui va se choisir un père, une figure charismatique comme on le voit dans l'histoire. Par exemple, je tourne un film, en ce moment, sur la Résistance... Qu'est-ce qu'un français libre ? C'était quelqu'un qui arrivait à l'âge de 18 ans, à Londres, en 1940. Prenez Daniel Cordier par exemple. C'est quelqu'un qui n'a plus de famille. Il en trouve une autre : c'est la France libre ; et il trouve un père : c'est De Gaulle. Un apprenti, dans le compagnonnage ouvrier, grandit par une série d'initiations, et il trouve un père dans son maître-compagnon, comme le novice dans une communauté religieuse va trouver son père dans un père abbé ou dans un directeur de conscience ; comme un élève va trouver son père adoptif dans un maître.

Sortir de l'enfance, ce n'est pas sortir de l'obéissance. C'est choisir d'obéir à une loi qu'on s'est à soi-même donnée. C'est-à-dire qu'il y a, dans la fraternité, une sécession d'avec son milieu immédiat, naturel, mais il y a, aussi, une subordination, un mélange d'orgueil et d'humilité. D'ailleurs, les ordres mendiants l'attestent bien, les franciscains par exemple : les franciscains se nomment des frères mineurs, c'est-à-dire qu'ils invitent à prendre dans la société non pas la place du majeur mais la place du plus petit, non pas la place de celui qui commande mais la place de celui qui sert, et, disent-ils : « Plus je suis mineur, plus je suis frère. »

Alors, quand on rejoue l'histoire de la filiation à nouveaux frais, si vous voulez, c'est-à-dire quand on répond à l'appel : « Vous, enfants de la patrie... », « Vous, enfants de Don Quichotte... », « Vous, enfants de la Lumière... », on devient, c'est vrai, frère ou sœur d'une famille adoptive et généralement recomposée. Il y a une réinscription du moi dans le nous, et une sortie de l'enfance biologique. Encore faut-il réussir sa sortie. Au fond, c'est réussir son éducation, parce que je rappelle que le mot « éducation » veut dire « sortie ». *Educere* : sortir de chez soi, être conduit hors de chez soi. Sortir de sa maison pour aller à l'école,

en suivant les pas d'un pédagogue, puisque, comme chacun sait, pour apprendre à se passer de maître, il faut un maître. C'est tout le paradoxe de l'éducation.

En tout cas, le passage de l'enfance à l'adolescence, l'« épreuve pubertaire », comme vous le dites parfois, est une seconde mise au monde, une seconde naissance. Elle exige des rites de passage, des seuils initiatiques, des sas. Et c'est ce qu'est censé, ou était censé offrir l'École, avec un grand E ; c'est ce qu'était censé offrir le service militaire ; c'est ce qu'était censé offrir et ce qu'est toujours censé offrir l'intégration dans un club sportif : un sport d'équipe.

Mon livre s'appelle *Le Moment fraternité*, parce qu'il n'y a que des moments, il n'y a pas d'état. La fraternité n'est pas garantie. Elle suppose de surmonter l'égoïsme des pulsions. Et ça nous est si peu facile ou naturel de surmonter cet égoïsme qu'il y faut des circonstances exceptionnelles, des circonstances favorables à ce qu'on pourrait appeler le renoncement pulsionnel, le report de satisfactions. Généralement, ces circonstances ce sont des instants de détresse ou de danger, des instants où les divisions sont surmontées par une cause qui nous transcende et, parce qu'elle nous transcende, nous unit. Ce peut être Dieu, ce peut être le roi, ce peut être le prolétariat, ce peut être l'autel de la patrie, mais, en tout cas, un moment de fraternité, c'est un moment qui vient fédérer tout ce que le règne des libertés tend à disloquer, ou à disséminer. Et ce moment est souvent en lien avec une sacralité, puisque le sacré, c'est ce qui réunit les gens, et la seule façon de les réunir, c'est de les dépasser. C'est seulement ce qui nous dépasse qui nous réunit, d'où, généralement, la liaison avec quelque chose de sacré, ou que nous acceptons de sacraliser.

C'est pourquoi la fraternité est, tout de même, un moment politique, puisque c'est un moment où, avec une multitude, on fait un groupe. Non pas une tribu, mais un groupe électif, comme une nation, comme un parti, voire même comme une équipe de football.

Quand on veut remplacer « fraternité » par « diversité », je suis un peu inquiet, parce que la diversité, ce n'est pas la solution, c'est le problème. Heureusement qu'il y a de la diversité, mais la diversité c'est un fait, c'est un fait social ; ça ne peut pas être une valeur morale, et encore moins politique. Il faut, bien sûr, lui souhaiter la bienvenue, l'accueillir, mais il faut l'ordonner à un idéal, à un idéal commun, c'est-à-dire qu'il faut, en quelque sorte, transcender les diversités de fait dans un projet, une perspective commune, autour d'un idéal partagé.

C'est pourquoi, je dirais que la fraternité c'est difficile. Vous disiez « déroutant », et vous aviez

raison. Parce que ça ne sent pas l'eau de rose, ça sent plutôt la poudre. Et ça sent plutôt la barricade, ça ne sent pas la sacristie. Autrement dit, on y trouve plus souvent des Gavroches que des enfants de Marie. Ça n'exclut pas les enfants de Marie. Mais ce n'est pas pour rien que Victor Hugo appelait *Les Misérables* un livre ayant la fraternité pour base. Et dans *Les Misérables* on lutte contre l'injustice, y compris les armes à la main. On ne se bat pas entre soi, mais on se bat contre les autres.

Quand le mot « fraternité » est-il apparu, en France, dans notre Constitution ? Depuis quand dit-on *Liberté, Égalité, Fraternité* ? Vous allez me dire « 1789 ». Pas du tout. 1848. C'est en 1848 que le mot a été rajouté à *Liberté, Égalité* ; c'était une révolution chrétienne, d'ailleurs, et on peut dire que le christianisme a instauré une fraternité, dans la mesure où il voulait échapper à la définition d'une ethnie, d'une tribu, et qu'il se voulait universel ; donc c'était l'exemple même d'une famille adoptive. D'ailleurs, la Sainte Famille, c'est une famille recomposée, comme on dirait aujourd'hui. Et c'est vrai que les grands témoignages de fraternité sont des témoignages de combattants, sont des témoignages en provenance du *stalag*, de la tranchée, du réseau clandestin, du camp de concentration, bref, de la guerre.

La guerre ne commence pas quand certains individus décident d'en tuer d'autres, mais elle commence lorsque certains individus décident de prendre le risque de se faire tuer par d'autres. Autrement dit, pour défendre une communauté d'appartenance, il faut, parfois, affronter les devoirs d'une confrontation, d'une opposition. Et ce n'est pas pour rien. Encore une fois, *Liberté, égalité, fraternité* est assez déroutant. Vous regardez les gravures de 1848 : la Liberté, c'est le bonnet phrygien ; l'Égalité c'est l'équerre ; et qu'est-ce que c'est que la Fraternité ? c'est un faisceau. Qu'est-ce que c'est qu'un faisceau ? Ce sont des flèches liées autour d'une hache. Ce n'est pas exactement ce qu'on en attendait.

Je veux, pour terminer ces quelques mots d'introduction, souligner à quel point la fraternité présente, je l'ai dit, quelques risques, mais l'absence de fraternité en présente plus encore. Et pour moi, aujourd'hui, ce qui semble être le plus grand danger – cela va peut-être vous étonner –, c'est l'effacement des rites et des seuils, quelque chose qui est très vanté partout qui est le « sans-frontière ». Il n'y a plus de frontières entre l'enfance et l'adolescence, entre l'adolescence et l'âge adulte. Il y a comme une sorte de dé-symbolisation du monde ; les rituels symboliques, les mises en forme de la souffrance, les mises en forme de la rupture, s'effacent. On dit par exemple : « Fraternité, non ; solidarité, oui. » Mais la solidarité, c'est un peu de la fraternité décaféinée, c'est-à-dire sans implication personnelle, sans

affectivité. C'est une fraternité anonyme et gestionnaire qu'on délègue à des administrations, à un État, mais où la personne n'est plus impliquée. Que se passe-t-il – et c'est, je crois, le moment où nous sommes aujourd'hui – quand le père adoptif s'en va, quand les pères adoptifs s'en vont, quand le symbolique s'en va ? Ou, si vous préférez, le politique ? Eh bien, ce qui revient, c'est le génétique. C'est-à-dire les assignations identitaires, les bouclages ethniques, les narcissismes corporatifs ou claniques. C'est un véritable retour de la nature, c'est un réenfermement dans la nature et, donc, dans le passé, parce que le patrimoine génétique, ou la famille naturelle, c'est une hérédité ; c'est, je dirais, un passé qui ne passe pas, alors que, dans la fraternité, il y a une vertu d'espérance, il y a un projet d'avenir, il y a la mise en commun, non pas de ressentiments mais d'espoirs. Et je dirais que ça me semble être la clé de ce que j'appellerais l'« agir ensemble », parce que la fraternité, ce n'est pas « être ensemble », c'est « faire ensemble ». La fraternité, ce n'est pas être fier de ce qu'on est, c'est être fier de ce qu'on fait. Et, au fond, sans que ce soit une panacée, s'il y a une crise de l'avenir, il y a nécessairement une crise de la fraternité. Désirer en commun un avenir commun, c'est ce à quoi nous incitent les quelques moments de fraternité que nous avons pu vivre, les uns ou les autres, en France ou dans d'autres pays, parce que la fraternité n'a pas de frontières, bien sûr. C'est un sentiment humain, qu'on n'éprouve pas tout le temps mais qu'on éprouve parfois, et qu'on peut éprouver n'importe où, avec nos frères humains, avec nos frères de combat. Donc, je dirais que la fraternité est une domestication de la violence, c'est une épreuve indispensable ; c'est un risque, mais un beau risque à courir, et si nous ne le courons pas, eh bien, c'est le sauvage instinctif qui va revenir en force, sinon en maître. Donc, urgence : fraternisons ! Je vous remercie.

Robert Voyazopoulos – Pour ce petit moment d'échanges que l'on va pouvoir prolonger, je voudrais dire au public, professionnel ici, l'art de la formule que vous avez et que vous pourrez reprendre, peut-être, en explication : « L'amitié berce, la fraternité secoue », je trouvais que c'était une très belle phrase. Et à propos du temps : « Le temps est un enfant qui joue aux dés. »

Régis Debray – C'est une phrase d'Héraclite...

Robert Voyazopoulos – Que vous citez.

Régis Debray – ... je ne veux pas me l'attribuer.

Robert Voyazopoulos – Elle était entre guillemets. Dans les colloques qu'on a l'habitude de

conduire, on aime qu'un auteur nous lise une ou deux pages de son ouvrage, et vous m'avez donné le choix de lecture. J'ai choisi – parce que votre personnage, on le sait, est attaché à un parcours exceptionnel, hors du commun, singulier –, le moment de fraternité que vous décrivez, avec des compagnons révolutionnaires. C'est à La Havane. Nous vous écoutons.

Régis Debray – C'est un peu narcissique de lire, ce n'est pas très fraternel. Mais enfin... je me plie bien volontiers à l'exercice.

« Ce festin où s'ouvriraient tous les cœurs, l'image m'en revient, si onirique que je ne sais plus faire la part de l'hallucination. C'était la place de la Révolution à La Havane, dans la nuit chaude du 1^{er} janvier 1966, éclaircie çà et là par la lumière crue des projecteurs. Dix mille hommes et femmes, au moins, autour de grandes tables en bois, bières en packs, plat unique avec congris, riz, haricot noir et poulet. Le même plat pour tous, sous la statue de José Martí où Fidel d'habitude harangue la foule. Au pied des gradins, autres tables, mais même menu spartiate. Les commandants en vert olive. Quelques civils. Fidel a laissé passer l'heure, selon son habitude ; prérogative du chef. Mais ce soir, c'est par inadvertance, pris par sa passion d'expliquer, de raconter, de détailler. Les premières photos prises en Bolivie du Che et des amis à peine arrivés lui sont parvenues la veille. Il me les a montrées avant la fête, dans son petit appartement, en égrenant les souvenirs de la Sierra Maestra, ses démêlés avec les vieux communistes, le dégoût qu'il en a gardé, la rage qu'il ressent devant les bureaucrates de Moscou. "Les Russes, dit-il, c'est un peuple de géants dirigés par des nains." Il répète la formule. Il parle du Che en frère aîné, avec une lucidité pointilleuse, sourcilieuse : ses qualités, ses défauts, combien l'Argentin a toujours eu du mal à communiquer, à faire groupe, tout intérieur, allant au bout de lui-même, trop loin, dangereusement. Et il en parle avec une affection profonde. Conclusion : les dés sont lancés, la Cordillère des Andes sera demain la Sierra Maestra de l'Amérique. Ce continent va se soulever, c'est sûr ; 1967 sera une année pas comme les autres, un lever de rideau sur un nouveau monde. Minuit approche. Tout le monde debout. On entonne l'Internationale. La bière a tiédi dans les verres. On trinque. On se regarde. Clins d'œil. Une fièvre calme. Nous sommes quelques-uns unis par ce sous-entendu complice : la viscérale parenté du conspiratif et du fraternel, je ne l'ai jamais autant ressentie qu'à ce moment-là, béni entre tous. C'était à La Havane, le 31 décembre 1966, aux douze coups de minuit, avant que tout ne commence, avant que l'histoire des hommes ne recommence, pour de bon, pour de

vrai, devant un banquet populaire démesuré et chaleureux. »

Robert Voyazopoulos – Une question autour d'une critique qui vous est faite : vous feriez, en quelque sorte, le procès du « droit-de-l'hommeisme » ou, en tout cas, des droits de l'homme. Est-ce que vous pouvez nous éclairer sur cette lecture qu'on peut faire de votre ouvrage ?

Régis Debray – Oui, ce n'est pas l'essentiel de l'ouvrage, mais, j'aborde d'abord la question de la fraternité par rapport à la question de la sacralité ou de la sacralisation... Or, Qu'est-ce qu'on sacralise ? Toute société sacralise quelque chose, quelque chose ou quelqu'un. Même les sociétés athées. Et même les sociétés athées sacralisent plus que d'autres. Pensez à la sacralisation de Mao ou de Staline, dans les pays du socialisme réel, il y a quelques années. Et je constate qu'aujourd'hui, ce qui est sacralisé, ce sont les droits de l'homme, qui l'étaient d'ailleurs dès le départ, puisqu'ils étaient inscrits en 1789 sur la Table de Moïse... enfin, sur la double Table des dix commandements que, selon la légende, Moïse descend du Sinaï.

Alors, simplement, je veux dire que les droits de l'homme, c'est impossible d'être contre ; encore faut-il, bien entendu, les appliquer de façon, non pas neutre, mais équitable. Autrement dit, il ne faut pas que les droits de l'homme deviennent une rhétorique permettant notamment d'exporter, par la force, une vision occidentale des choses. Il ne faut pas que cela devienne la façon de bombarder les gens avec lesquels nous ne sommes pas d'accord. Et j'ai constaté qu'il y a un usage de plus en plus pervers de cette idéologie qui est, si l'on peut dire, en gros, l'occidentalisme.

Mais, au-delà, je pense que les droits de l'homme, ce sont foncièrement les droits de l'individu ; or, ce sont donc des droits qui sont liés à une civilisation et à un état de civilisation très particulier qui était le nôtre au XVIII^e siècle et au XIX^e ; et que les droits de l'homme n'envisagent pas des questions qui sont devenues aujourd'hui capitales, qui sont les questions de l'appartenance, les questions, si vous voulez, de l'identité culturelle, comme on dit aujourd'hui. L'idée qu'il y a un individu isométrique, en quelque sorte, sous toutes les latitudes de la planète ? Non. Pour un Chinois, qu'il soit sous un régime totalitaire ou pas, l'individu n'a de sens que s'il est en harmonie avec le cosmos, avec sa famille, avec sa culture... Donc, il y a d'autres conceptions de l'être humain qu'on écarte un peu vite.

Bien sûr, chaque conception a ses dérapages et sa pathologie. Nous, notre pathologie, c'est l'individualisme, ou ce qu'on peut appeler le

« tout-à-l'ego », dans laquelle certains psychologues peuvent pousser à la roue, d'ailleurs, puisque c'est vrai qu'on peut dire que s'émanciper, c'est un peu extraire un *moi je* d'un magma confus, inhibé, violent, etc. Mais il y a peut-être des moments où il y a trop de *moi je* et pas assez de *nous*, pas assez de collectif, pas assez de fraternité.

Donc, je ne me permettrais pas de faire une critique des droits de l'homme si j'étais Chinois ou si j'étais Libyen, mais je suis Français et je constate que, chez nous, c'est plutôt du côté du collectif qu'il faudrait aller parce que nous avons tellement tordu le bâton dans le sens de l'individu qu'il faut peut-être le retordre dans l'autre sens pour le remettre droit. C'est un peu dans ce sens – mais je ne veux pas m'étendre – que je me suis permis quelques remarques un peu caustiques, non pas sur les droits de l'homme en eux-mêmes, mais sur ce qu'ils sont devenus chez nous : une sorte de religion civile qui me semble, finalement, assez pharissienne.

Robert Voyazopoulos – Vous parlez à un certain moment de « fraternité des banlieues ». Qu'est-ce qu'on peut entendre dans le rapprochement de ces deux termes, et en lien, également, avec notre thématique sur la violence de l'enfance et de l'adolescence ?

Régis Debray – Ce n'est peut-être pas un mot très heureux, la fraternité des banlieues, parce qu'il y a beaucoup de fratrie dans cette fraternité. Mais, ce sont deux paramètres de la fraternité que l'on peut retrouver là.

D'abord, la fraternité, c'est une sécession, c'est une rébellion, c'est une révolte. Je vous rappelle, d'ailleurs, que le mot « fraternité » est né d'une révolution : 1848, et il a déjà pointé le nez lors d'une autre révolution : 1789, dont je rappelle que c'étaient tout de même des actes de violence.

La fraternité, c'est une rupture avec l'ordre établi. Et la fraternité, c'est surtout un sentiment de minoritaires. Les majorités ne sont pas fraternelles. Elles n'ont pas besoin de l'être ; elles ont le pouvoir, elles ont l'argent, elles ont l'*establishment*, comme on dit, et, donc, pas besoin de s'entraider : chacun pour soi. C'est dans les marges qu'on trouve de la fraternité, c'est chez les opprimés, c'est chez les exclus. On est volontiers plus fraternels du côté des esclaves que du côté des maîtres, parce qu'on a besoin de la fraternité, parce que la seule force que l'on peut avoir, c'est précisément de faire groupe. Ça c'est donc une dimension qu'on peut retrouver là.

Et puis, toute fraternité est tout de même liée à l'expérience d'une détresse, et d'une réaction à la détresse, c'est-à-dire d'un combat. Ne faites pas de moi un apologiste du n'importe quoi, car en fait, il

y a des révoltes qui n'ont rien de fraternel et qui sont simplement des aspirations à mieux consommer, qui traduisent simplement, au fond, l'intériorisation des normes de la société capitaliste : puisque l'important c'est de consommer, alors je vais casser les vitrines pour consommer ; ce n'est pas proprement un geste révolutionnaire. Donc, le mot « fraternité des banlieues », je l'utiliserais avec prudence. Mais pas avec mépris.

Robert Voyazopoulos – Est-ce qu'il y a une sororité ? Ou est-ce que la fraternité est essentiellement, on l'a compris, marquée culturellement ?

Régis Debray – Oui, la fraternité est virile, parce que c'est la fraternité du combattant. C'est comme cela que c'est né. C'est comme ça. Et que, jusqu'à présent – mais c'est en train de changer – les femmes ne faisaient pas la guerre. Le mot sororité a été inventé après 1968, dans le mouvement féministe, et il a disparu dix ans après. Il n'est pas dans le dictionnaire. Il aurait pu y être. Il était assez utilisé dans certains journaux féministes d'avant-garde. Pourquoi est-ce qu'il a disparu ? Tout simplement parce que le combat a cessé, faute de motifs de combattre, puisqu'après tout, le mot sororité a été inventé pour marquer une solidarité dans la lutte entre des femmes pour résoudre des situations d'injustices, d'inégalités flagrantes : interdiction de l'avortement, difficultés du divorce, non disposition de son corps. Une fois que ces « buts de guerre » ont été atteints, la sororité s'est dissoute. Et chacun a retrouvé son origine de classe, sa profession, ses études, ses penchants naturels. Autrement dit, c'est bien la preuve qu'il n'y a que des moments de fraternité, c'est-à-dire le moment d'une lutte partagée pour un idéal partagé. Mais c'est difficile de s'inscrire à vie dans la fraternité.

Je dis que la fraternité, c'est un travail, c'est une gymnastique. On ne fait pas de la gymnastique du matin au soir, on serait épuisé. Le travail de fraternité, c'est quoi ? C'est chanter ensemble : la chorale, c'est très important. C'est manger ensemble : le banquet républicain, c'est très important aussi. C'est se battre ensemble éventuellement : faire une grève, faire circuler une pétition... C'est un ensemble d'exercices, mais qui ne peuvent pas s'éterniser, ou alors dans la mauvaise foi ou dans l'hypocrisie. Il faut simplement veiller à ne pas se désaccoutumer des moments de fraternité, et à ne pas les considérer comme superflus.

Rappelons-nous d'ailleurs, j'ai parlé du christianisme, quel est le premier moment de fraternité dans notre histoire ? C'est l'eucharistie, c'est les douze autour d'une table. Ils partagent le pain et le vin ensemble. C'est ce qu'on appelle la communion. De même que le défilé, c'est une sorte de

procession. Autrement dit, c'est une certaine façon d'être ensemble dans une action commune. Mais qui passe par des moments festifs ; faire la fête, c'est un moment de fraternité. Il ne faut pas que ça devienne mécanique, il ne faut pas que ça devienne subventionné. Mais, une fête, c'est un moment de fraternité. Donc, ne perdons pas le goût de la gymnastique fraternelle.

François Marty – Je trouve que c'est très stimulant, cette définition de la fraternité comme une construction, comme un combat, comme quelque chose qui ne va pas de soi, qui n'est pas institué, et qui n'est pas « instituable », non plus, dans la pérennité, parce qu'alors, à ce moment-là, on n'est plus dans ce qui fonde la fraternité elle-même. Par contre, c'est une perspective qui est intéressante, parce que, à vous lire, on comprend que la fraternité c'est tout sauf l'œcuménisme. La fraternité se fonde sur l'exclusion. C'est-à-dire que ce sont des

paradoxes quand même assez formidables, et assez dynamiques, qui peuvent s'adresser à notre propre communauté de psychologues, qui connaît la rivalité fraternelle plus que toute autre, et les moments de fraternité sont exceptionnels...

Régis Debray – Comme celui-ci.

François Marty – ... comme celui-ci. Et on ne peut qu'inviter à ce qu'il y en ait d'autres, mais d'autres fondés sur le sens du combat que nous avons à mener. Et je pense qu'un vrai combat, qui a du sens, doit sortir des particularismes, doit sortir des communautarismes, et doit essayer de viser à des valeurs plus universelles. C'est aussi une invitation tout à fait oblique, que j'adresse à mes collègues, de se mobiliser, fraternellement, pour défendre des valeurs qui dépassent les intérêts de notre petite communauté. Donc, pour tout cela, je vous remercie beaucoup.